La balançoire

Il n’en eût pas fallu beaucoup pour que la petite fillette, lancée à vive allure sur sa balançoire, décrochât dans les airs des sauts périlleux bien mal à propos, puis que son corps léger, ce drôle de bout, si frêle, si souple, piquât crânement du nez. Et d’échouer la tête la première sur le gravier essemé aux abords du parc pour enfants. Il est aisé alors d’imaginer, après une série de péripéties, la foule de passants autour de la victime formant deux hémicycles isométriques afin de commenter, comme il se doit, les causes de l’événement. On commencerait par les exclamations – un simple bout –, on poursuivrait sur les interrogations quant à l’opportunité d’un tel drame à pareille époque. Ensuite viendrait surtout le moment attendu des explications, juxtapositions de justifications et d’accusations de registres divers, hypothèses plus fantaisistes les unes que les autres, toutes chargées de rigorisme éthique. Pourquoi avoir construit un parc au lieu d’apprendre à lire aux gosses ? L’éducation de la famille ne serait-elle pas en cause ? Et que faire de l’influence de la fiction, de la robotique, des jeux olympiques ? Il est vrai, rétorqueraient les uns, que certaines conditions n’étaient pas réunies, ni les vents, ni le temps, ni la pression atmosphérique. Ne faudrait-il pas dès lors développer, ajouteraient d’autres, un système préventif afin de sensibiliser, détecter, alarmer ? On se représente toutes ces interventions s’accumulant, pour créer bientôt un énorme brouhaha, et se hisser finalement à la hauteur du tragique de la scène.

Mais, en l’espèce, la petite fille continuait à voltiger. Certes non sans faire certains airs, car, à chaque impulsion, son horizon s’élargissait, quand les parents restés au bas rétrécissaient, et son esprit voguait en liberté vers d’ultimes extrémités. Le bichon frisé, bien-aimée boule de poils, respectable compagnon et héros incontesté de tout un quartier, se dégonflait maintenant comme un ballon de baudruche sous la pression des fourches caudines ; il ne resterait de l’animal qu’une pâte inerte et informe, que d’autres bambins sauraient mettre à profit pour profaner les vitres de l’école. La simple vue d’une raquette de tennis offrait quant à elle l’opportunité d’une invention destructrice, sécateur à licornes, broyeur de poneys ailés ou pilonneuse pour chatons adorés. Les vannes du vice dévissées, le mal s’engouffrait, se déversait dans chaque parcelle de l’être, n’épargnant aucun souvenir, ni les Noëls en famille, ni les fêtes d’anniversaire : les invités, venus en nombre, ne devaient-ils pas s’attendre à se voir dégommer sous une joyeuse rafale de milices cagoulées ? Alors la fillette riait à n’en plus finir, se délectant de ce que le mouvement cinétique provoquait en elle de tels secousses sismiques. Les cordes de la balançoire vibraient et le monde s’effaçait. Son ardeur redoublerait.

N’en déplussent aux spectateurs, comme à vous lecteurs, l’épique lancée ne s’arrêta, quoi qu’il en fût, qu’à cause d’un léger défaut technique, un anodin désaxage de l’appareil, inapte à supporter le rythme effréné imposé par la gamine. Aussi la haute voltige finit-elle en queue de poisson, ou plutôt en tire-bouchon, la balançoire se mettant à tournoyer, tandis que les cordes manquaient de s’entremêler. Personne ne comprit le sens des larmes versées par la jeune fille – elle venait de perdre son jouet diabolique –, et la scène tint du comique lorsque les parents, tout attendris, épiloguèrent un temps sur ses prouesses aéronautiques. A cela la mioche se crut obligée de rétorquer par un « tralalère » sans équivoque, se pinçant le nez à bien plaire. Mais cette mascarade ne suffit pas à combler son appétit : il lui fallut une autre occasion de ridiculiser ce petit monde fabriqué de fausses idées truquées par les grands. Notre jeune fille prit donc entre ses dents le journal que son père avait déposé négligemment sur le banc. Elle se débattit un moment contre la une, trop contente de profiter de l’événement pour se lancer à terre. La manœuvre aurait pu se prolonger à l’infini, si, par hasard, son regard n’avait pas été happé par le titre d’un article, où il était question d’une lame de fond. « Tsunami », lut-elle à tue-tête : la vie, oui, serait retournée à l’envi.

Au pourquoi de la fifille, pointant vertement du doigt la vague meurtrière, répondit alors un déhanchement sibyllin du père. Voulait-il se défiler qu’elle n’hésiterait pas à redoubler d’insistance, jusqu’à trouer de son minuscule index le soulèvement soudain de la mer. Ce si suggestif surenchérissement eut le chic de mettre à terre chaque ajournement, tout atermoiement. Notre homme n’argumenta pas devant pareille scène, et sachant qu’il ne pouvait se payer le luxe de se permettre de se complaire dans des hypothèses semi-scientifiques, salvateurs sophismes qui certes soulagent rondement les institutrices de métaphysique, il commença, carrément, à concevoir un conte. « Car tout avait débuté, devait-elle comprendre, dans les déserts austères d’australes contrées. » Or, à l’attrait unique de tel appel, si capiteux incipit, les traits joufflus de la jeunette se métamorphosèrent, ses tempes moqueuses palpitèrent, ses mèches pouponnes frétillèrent, pendant que, sans coup férir, elle s’agenouillait auprès du père. Sevrée, pour un temps, du jeu assassin de la balançoire éméchée, elle traitait la frénésie passée comme un pou mort, perdant jusqu’au souvenir de l’ivresse ; son papa se gaussa en silence du si simple succès.

Non sans vivacité, l’assaut poétique en direction de la citadelle effrontée, bastion juvénile de cécité, fut aussitôt relancé. Donc se dessinait désormais sur la scène fantastique l’esquisse d’une jungle mirifique aux antipodes, mise sens dessus dessous par quelques marsupiaux schizopodes. L’histoire aurait pu se poursuivre à vive allure, de telle sorte que l’agitation des thériens atteignît son comble, troublant eucalyptus et acacias, cette forêt de pacotilles australes se mettant à bouger, osciller, vaciller – jusqu’à danser. On supputerait alors, dans les conditions climatiques qui sont celles du conte onirique, que la vague végétale eût touché un temps les eaux vénales de l’océan, qui, vainquant ses hésitations à rompre l’apaisement, rejoindrait la ronde enragée. Immanquablement, le suspens reposerait sur ce que l’inéluctable devînt l’inévitable. Et peut-être qu’une fois les sévices accomplis, l’onde, en murmurant, aurait endormi la fifille, ladite n’ayant plus à scander d’un air virginal « pourquoi la terre tremble, pourquoi la mer gronde ». On s’imaginerait quel sourire le père aurait fait après telle affaire, le déguisement de la bienveillance dissimulant le démiurge saluant la puissance de son triomphe.

Toutefois, inspiré, semble-t-il, par les circonflexions affectées des minuscules sourcils de sa spectatrice à chaque évocation d’un animal plus excentrique, le papa préféra voir proliférer la ménagerie exotique. En un univers ingénieusement détraqué, des opossums-musaraignes, changés en péramélidés démesurés, couraient après des chiots de vertu s’inventant singes de montagne pour leur échapper. Mais, loin de s’arrêter à ces sauvageries sommaires, la forêt carnassière se muait maintenant en un Karkemish monstre, n’acceptant qu’en signe de reddition la destruction sans condition. Ici, un dragon phénoménal, commodore tétrarchique d’un sextuor de ptérodactyles, rugissait à la façon d’un tigre de bengale. Là, c’était une pléthore d’hannetons rangés en bataillon, prêts à repousser l’invasion de millions de scarabées bigarrés. De gargantuesques armées improvisées, titanesque mosaïque de parasites regorgeant de cruautés crânes les plus crasses, s’épuisant à fomenter d’infinis supplices pour qui serait capturé entre leurs griffes, tel était le spectacle, superbement atroce, qu’avait choisi de consacrer le règne animal à la suprématie de son arrogance âcre. Alors, l’ardente agitation aboutit aussi, après d’âpres aventures, aux accores des eaux alacres.

La vague fascinante se déversa dans l’esprit de la fille, faisant fi des scrupules caractéristiques des crapules criardes qui croient devoir feindre l’indifférence devant tous les affects actifs. Qu’elle ne se tortillât pas parterre à plat ventre, c’était pour mieux pouvoir cramponner ses deux petits petons, qu’accroupie, elle avait attrapés diligemment de ses dix doigts chétifs. Voilà qu’au nom de la fiction, elle se démenait déjà à défaire le pacte diabolique qu’elle avait fomenté avec les puissances dictatrices de ses désirs chaotiques. L’ordre du récit avait rétabli le sens de l’orientation, la conscience de la gravitation, la sensation des obligations, et notre ex-anti-héroïne ne se tordit pas non plus de rire quand l’index droit de son papa se dressa pour entériner la conclusion du conte. Pas amère, la fillette répéta par cœur l’épilogue épique, puis elle partit parfaire son art de la voltige en trombe. Au parc, cependant, elle ne se permit pas, après pareilles péripéties, de parader, comme avant, avec ses pirouettes apprêtées, préférant parier sur quelques principes esthétiques éprouvés pour épater, à bon compte, ses critiques.

Mais, maintenant, c’était la maman qui, elle-même, montrait une aspiration manifeste à inspirer l’imaginaire de la minette. Une prose mémorable s’affermirait dans une salve prophétique de figures en myriade, tirées du tréfonds des temps mythologiques. Car ici c’était un fameux faune qui, de sa flûte enfiévrée, fomentait, en une futaie lettonne, un foisonnement terrifiant : « mi, mi » entonnait la chansonnette à la fin de ses phrases poétiques, et les faons, préférés de ce Pan sans Pénélope, partaient fouiner la forêt interlope à la recherche d’une rivière de diamant. D’où découlèrent d’autres dantesques épisodes, parés aussi de trésors de notes, où l’on vit les biches prises sur le vif, faites prisonnières, attrapées, délivrées, reprises, relâchées, pour enfin parvenir à l’accomplissement. Alors, pleins d’une furieuse folie après ce parachèvement fulgurant, les faons plongèrent dans les flots palpitants du fleuve. Leur fourrure filiforme fut couverte de filaments d’or et d’argent, et, précipités vers les fonds, les cervidés, piégés, se laissèrent porter par les flux en cascades jusqu’à quelques torrents fugaces. Fatalement, du fait de leur frêle corpulence, appesantie par les pierres précieuses, ils se précipitèrent le long de la falaise pour finir leur course en un lieu enchanté – le Lac des fées.

A SUIVRE